Enumérer et décrire les phénomènes précurseurs ou préparateurs de la fécondation dans les plantes.

N° 52.

5.

Où se terminent les nerfs auditifs et quel est leur mode de terminaison?

De la saignée pendant la grossesse.

Quelle est la part de la prédisposition dans la production des maladies?

QUESTIONS DE THÈSE

SOUTENUES A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

LE 18 AVRIL 1838.

PAR V.-ADOLPHE GAULLET,

de SILVAROUVRE (HAUTE-MARNE),

Ancien Elève des hôpitaux civils et militaires de Paris,

CHIRURGIEN S.-AIDE-MAJOR A L'ARMÉE D'AFRIQUE;

Pour obtenir le Grade de Docteur en Médecine.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

VIRG.

MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL aîné, Imprimeur de la Faculté de Médecine,

rue de la Préfecture, 10.

1838

Faculté de Médecine

DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. CAIZERGUES, Doyen.	*Clinique médicale.*
BROUSSONNET, Président.	*Clinique médicale.*
LORDAT.	*Physiologie.*
DELILE.	*Botanique.*
LALLEMAND.	*Clinique chirurgicale.*
DUPORTAL.	*Chimie médicale.*
DUBRUEIL.	*Anatomie.*
DUGES.	*Pathologie chirurgicale, Opérations et Appareils.*
DELMAS.	*Accouchements, Maladies des femmes et des enfants.*
GOLFIN.	*Thérapeutique et matière médicale.*
RIBES, *Examinateur.*	*Hygiène.*
RECH.	*Pathologie médicale.*
SERRE.	*Clinique chirurgicale.*
BERARD.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ.	*Médecine légale.*
RISUENO D'AMADOR, *Suppl.*	*Pathologie et Thérapeutique générales.*

Professeur honoraire : M. Aug.-Pyr. DE CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. VIGUIER.
KÜNHOHLTZ.
BERTIN.
BROUSSONNET.
TOUCHY.
DELMAS.
VAILHE.
BOURQUENOD, *Suppléant.*

MM. FAGES.
BATIGNE.
POURCHE.
BERTRAND, *Examinateur.*
POUZIN.
SAISSET, *Examinateur.*
ESTOR.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MANES

DE MON PÈRE ET DE MA MÈRE,

Piété filiale.

A MON FRÈRE ET A MA SOEUR,

mes meilleurs amis.

Témoignage de reconnaissance et d'attachement sincère et durable.

V.- ADOLPHE GAULLET.

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b22361339

SCIENCES ACCESSOIRES.

Enumérer et décrire les phénomènes précurseurs ou préparateurs de la fécondation dans les plantes.

L'énumération et la description des phénomènes précurseurs ou préparateurs qui se passent dans la fécondation des plantes, serait un sujet trop long et trop profond pour pouvoir le traiter dans tous ses détails: aussi essaierons-nous d'en tracer seulement les principaux caractères.

Le poète Hérodote fut le premier qui découvrit les plantes mâles et femelles ; il raconte (*liv.* Ier, § 193) comment les Babyloniens distinguaient les dattiers mâles et femelles. Plusieurs ouvrages traitent d'une manière spéciale des phénomènes qui s'opèrent à l'approche de la fécondation des plantes. Desfontaine en a parlé sous le point de vue de l'irritabilité des organes ; M. Vaucher décrit les variations de position des organes floraux ; Conrard et Sprengel ont aussi donné d'excellentes analyses de la fleur dans ses diverses périodes.

Les végétaux ont des organes sexuels qui recèlent les éléments de la fécondation, et, comme les animaux, ils ont aussi leur temps d'amour. En général, ce sont les organes mâles qui vont à la rencontre

des organes femelles pour les imprégner de leur pollen, qui doit plus tard les féconder, et ensuite donner naissance à une nouvelle plante.

Dans certaines fleurs, telles que le *parnassia palustris,* le *geranium,* les *saxifrages* et les *liliacées,* on voit, comme le dit M. Raspail, les étamines s'avancer une à une au baiser du pistil, et reprendre successivement leur rang et leur direction après avoir accompli leur part du mystère. Dans la capucine, les huit étamines s'accouplent chacune à leur tour pendant huit jours au pistil ; chez d'autres plantes, l'étamine fixe sur un pivot lance son pollen ou son *aura seminalis,* sans qu'on s'aperçoive de la moindre irritabilité.

Si l'on vient à toucher l'étamine, elle se rapproche du pistil et reprend sa place un instant après ; c'est un phénomène semblable à celui qui se passe dans la sensitive ; d'autres étamines se déjettent vivement quand une action mécanique les atteint, c'est ce que l'on voit dans l'épine-vinette et le chardon : nous ferons aussi remarquer l'ouverture de l'anthère pour laisser échapper le pollen.

Les styles et les stigmates offrent moins de mouvements ; cependant ceux des *passiflores,* des *nigelles* et des *lis,* se penchent vers les étamines, plusieurs stigmates deviennent béants et se ferment après avoir reçu quelques grains de pollen.

Le résultat général des mouvements qui se passent dans les organes sexuels au moment de la fécondation, est de faire sortir le pollen pour le mettre en rapport avec le stigmate. Les mouvements dont nous avons parlé ne sont qu'une exception, ordinairement la position des organes et la manière dont ils grandissent suffisent pour que le stigmate reçoive du pollen.

Chez le plus grand nombre de fleurs, l'accouplement a lieu à l'époque de l'épanouissement de la corolle et au grand jour. Dans les plantes aquatiques la maturation peut avoir lieu sous l'eau, mais la lumière et l'air sont indispensables à la fécondation.

La *vallisneria* est une plante aquatique, dont les sexes sont séparés sur les individus. La fleur de l'individu femelle est munie de pédoncules roulés en spirales ; les fleurs mâles, au contraire, sont réunies

en tête dans le fond d'une spathe. Au moment où le jour de la fécondation est arrivé, la spathe des fleurs mâles se détache, apparaît à la surface de l'eau et vient flotter autour des fleurs femelles, sur lesquelles se répand le pollen. La fleur femelle descend au fond de l'eau après avoir été fécondée, et la fleur mâle se fane et meurt.

M. Raspail distingue dans l'acte de l'accouplement trois circonstances appréciables à la vue simple ou aidée de verres grossissants : l'*explosion*, l'*émission* et l'*éjaculation* du pollen.

L'explosion a lieu par la déhiscence brusque de chaque théca de l'anthère ; son effet est de lancer les grains de pollen sur le pistil.

L'émission remplace l'explosion chez les anthères dont le tissu ne se désagrège pas en grains de pollen isolés ; elle s'exécute soit par transsudation, soit par décomposition. Le fluide fécondant est transsudé à travers les parois du tissu pollinique chez les orchidées et les aristoloches ; il parvient au pistil par la décomposition du tissu de l'anthère chez la balsamine.

L'éjaculation est l'émission du fluide pollinique, hors de chacun des grains du pollen que l'explosion a lancés sur les stigmates du pistil.

Nous venons de donner succinctement les caractères les plus saillants des phénomènes précurseurs de la fécondation ; et comme nous l'avons exposé au commencement de notre question, le sujet qui nous était échu en partage était trop long et trop profond pour qu'il pût être traité comme il le mérite : puisse-t-il tomber en d'autres mains !

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Où se terminent les nerfs auditifs, et quel est leur mode de terminaison?

Le nerf auditif (portion molle de la septième paire) a deux insertions, l'une à l'extrémité latérale du ventricule du cervelet, et l'autre à la partie antérieure des prolongements postérieurs de la protubérance cérébrale. Logé dans le conduit auditif interne, le nerf acoustique se subdivise, à peu de distance de son fond, en filets très-nombreux, et s'anastomose avec le nerf facial (1) autour duquel il est répandu. Les filets se séparent ensuite en deux ordres; la branche limacienne se distribue, à la zone membraneuse de la lame spirale, par des filets s'introduisant d'abord dans de petits canaux dirigés suivant l'axe du limaçon, et ouverts dans le canal spiral trouvé par M. Rosenthal: de là, ces filets pénètrent dans l'épaisseur des zones osseuse et cartilagineuse de la lame spirale, et s'y répandent en rayonnant.

La branche vestibulaire s'introduit dans la cavité du vestibule par trois rameaux: 1° le grand rameau y abandonne une de ses divisions

(1) Kœllner, Arnold et Brechet. *Voy.* répertoire de M. Brechet, tom. II, addit. aux mém. de Jacobson.

destinée au grand sac membraneux, une autre se prolonge vers l'ampoule du canal horizontal; 2° le rameau moyen s'épanouit tout entier sur le grand sac membraneux du vestibule; 3° le petit rameau est exclusivement réservé à l'ampoule membraneuse du canal vertical postérieur.

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer notre question qu'en citant une leçon orale du professeur Dubrueil.

Le nerf acoustique, dit ce savant anatomiste, se ramifie sur les tubes membraneux demi-circulaires du labyrinthe, et le sinus médian où ces canaux membraneux aboutissent. Après avoir reçu un filet de communication du nerf facial, le nerf auditif se renfle, prend un aspect gangliforme, se dirige vers le limaçon pour se terminer dans la cloison spirale ; mais là il ne s'épanouit pas en membranes comme pour les autres parties de l'oreille interne.

Après avoir démontré l'anastomose de Jacobson, fait connaître les travaux récents d'Arnold sur la névralgie de l'oreille, le célèbre professeur de Montpellier ajoute: L'on ne peut qu'attacher une grande importance (sous le double rapport physiologique et pathologique) à la connexion du grand sympathique avec la portion dure et la portion molle de la septième paire.

L'auteur, guidé par l'analogie, suppose que la nutrition des parties qui composent le labyrinthe et si indispensables pour l'accomplissement de l'audition, dépend de l'influence du grand sympathique.

On pourrait en douter jusqu'à ce que le scalpel ait démontré l'union de ce nerf avec l'auditif.

SCIENCES CHIRURGICALES.

De la saignée pendant la grossesse.

La grossesse est un état normal et physiologique chez les femmes bien constituées et qui savent rigoureusement observer toutes les règles hygiéniques qu'exige impérieusement leur position ; à cette époque elles doivent éviter avec soin tous les travaux corporels et intellectuels poussés à l'excès. Loin de nous pourtant la pensée de les laisser dans une entière inactivité ; au contraire, nous jugeons convenable qu'elles usent avec modération et discernement de certains exercices qui ne peuvent être que favorables à leur santé. Elles ne doivent pas rechercher des émotions trop vives, semblables à celles que l'on se procure dans la lecture de certains romans et dans l'assiduité que l'on peut mettre à fréquenter les théâtres ; elles devront aussi éviter les fêtes, les danses et principalement la walse.

La femme prudente qui aura su éloigner toutes ces causes de maladie, et qui aura compris tous les soins et les ménagements que réclame sa position si précaire, pourra arriver au terme de la grossesse sans nul accident et sans avoir recours à l'opération de la saignée. Nous pensons que l'état seul de grossesse, sans complication aucune, ne doit pas réclamer la phlébotomie comme bien des gens le pensent.

L'état de grossesse est, chez la femme, le moment de la vie où l'irritabilité est le plus exaltée ; le principal organe (l'utérus) est en fonction et la moindre infraction aux lois de la nature le contrarie dans son travail si important et si compliqué : de là surviennent les nombreuses maladies qui attaquent si souvent les femmes au moment de la gestation.

C'est surtout chez les femmes qui habitent les grandes villes, que l'on voit arriver le plus fréquemment les accidents qui accompagnent la grossesse. Habituées à vivre dans la mollesse et les plaisirs de toute espèce, elles ne savent pas non plus s'en priver quand un besoin impérieux l'exige et l'ordonne, elles ne changent rien à leurs habitudes, et continuent leur manière de vivre si nuisible à leur position; elles oublient souvent les devoirs maternels qui doivent commencer au moment où elles recèlent dans leur sein un nouvel être. Il semble que la nature elle-même les rappelle à leur devoir en les châtiant par des maladies qu'elles auraient pu éviter; souvent même elles sont victimes de leur négligence.

Il nous serait bien difficile d'assigner des règles positives pour l'emploi de la saignée pendant la grossesse; il y a des cas où elle peut être indiquée et d'autres où elle est contre-indiquée. Nous pensons que si des maladies surviennent pendant la gestation, dont le traitement réclame impérieusement la saignée, il est du devoir du médecin de la mettre en usage, à moins que des contre-indications ne se présentent. On avait anciennement fixé une époque pour pratiquer la saignée chez les femmes enceintes, qui était le quatrième mois, le septième et la fin du neuvième mois.

Nous croyons qu'on doit être très-réservé sur l'emploi de la saignée chez les femmes faibles et débiles, chez celles qui sont déjà épuisées par des maladies antérieures ou par des hémorhagies abondantes qui les auront rendues cacochymes.

Nous mettrons en usage la saignée, lorsque la matrice nous semblera dans un surcroît d'activité, lorsque nous reconnaîtrons un état de pléthore manifeste, qu'il faut avoir soin de ne pas confondre avec l'état d'irritation ou de spasme où peut se trouver l'utérus, et dans la sympathie qu'il exerce sur les principaux organes du corps.

Van-Swieten observe que tous les accidents de la grossesse que l'on attribuait à la pléthore, et pour lesquels la saignée paraissait indiquée, dépendent souvent de toute autre cause.

Quand on croira nécessaire de saigner une femme qui est enceinte,

on devra pratiquer l'opération sur l'un des bras, et non aux pieds, attendu que plusieurs praticiens pensent que la saignée du pied provoque l'avortement ; malheureusement, si cet accident survenait après avoir fait la saignée du pied, on pourrait vous en attribuer la cause.

Voici les cas où nous croyons devoir pratiquer avec avantage la saignée : lorsque la femme est grosse depuis quelques mois et qu'elle présente les symptômes suivants : maux de tête, étourdissements, lassitude dans tous les membres, besoin irrésistible du sommeil après le repas, des saignements de nez, une face animée, de la fréquence et de la dureté dans le pouls avec accompagnement de goût de sang dans la bouche. Nous saignerons aussi celles qui, offrant quelques-uns de ces symptômes, auraient contracté l'habitude de se faire ouvrir la veine dans les grossesses antérieures. Les femmes qui voient abondamment, dont les règles durent de huit à dix jours et qui auraient conçu peu de temps avant la menstruation, devront aussi avoir recours à la saignée, qui aura pour but d'assurer la conception.

Les femmes pléthoriques sujettes à des hémorrhagies abondantes, qui auraient déjà avorté par cause de pléthore produisant le décollement du placenta, mettront en usage l'opération qui nous occupe, afin de prévenir les accidents qui les menacent, et empêcher une hémorrhagie qui peut arriver et provoquer un nouvel avortement.

Il y a des praticiens qui prétendent que l'on doit attendre la fin de la grossesse pour saigner les femmes douées d'un tempérament pléthorique, afin que les hémorrhagies qui accompagnent l'enfantement n'aient pas lieu ; ils considèrent aussi les saignées comme propres à avancer l'accouchement d'une quinzaine de jours. M. Capuron dit que si l'on saigne plus fréquemment avec avantage à certaines époques de la grossesse que dans toute autre, c'est que les accidents qui présentent cette indication se rencontrent plus souvent.

Quand les pertes qui accompagnent le travail de l'enfantement ou qui lui succèdent dépendent de la vigueur de la constitution de la femme, il faut pratiquer la saignée ; on doit, au contraire, s'en abstenir si les pertes sont dues seulement à l'irritabilité de la matrice.

Au résumé, nous pensons comme Capuron, qui dit : « Quand bien « même l'accélération de l'accouchement serait un effet constant de « la saignée (ce qui est loin d'être prouvé), je pense qu'on ne devrait « pas l'employer dans cette vue seulement. »

On ne doit jamais déranger la nature dans sa marche lorsqu'elle est régulière.

SCIENCES MÉDICALES.

Quelle est la part de la prédisposition dans la production des maladies ?

Nous la croyons bien grande, cette part que peuvent avoir les causes prédisposantes dans la production des maladies, d'autant plus qu'elles sont très-nombreuses. L'air qui nous environne, la lumière que nous recevons, soit du soleil ou des corps en ignition, les climats que nous habitons, les habitudes que nous pouvons contracter, les âges à différentes époques et les tempéraments eux-mêmes, sont souvent des causes prédisposantes à contracter telle ou telle maladie.

Essayons donc autant que possible de démontrer comment l'air, la lumière, etc., jouent un rôle si actif dans la production des maladies.

L'action prolongée de la lumière sur les yeux, les impressions brusques et vives que l'on en reçoit, peuvent déterminer et déterminent fréquemment des ophthalmies. Personne n'ignore combien est dangereuse l'action de la lumière sur la rétine après l'opération de la cataracte ; on pense aussi que la privation de la lumière dispose aux maladies asthéniques. La présence de la lumière solaire est très-favorable au développement régulier des fonctions ; son absence nuit à l'organisme et prédispose à une foule de maladies. M. Edward en a tiré des inductions plus particulières ; il en conclut que le défaut d'une

lumière suffisante doit faire partie des causes extérieures qui produisent les déviations de forme dans les parties molles et dures chez les enfants affectés de scrophules.

L'air dans la production des maladies n'est pas sans importance. Le défaut d'aération est la cause des maladies les plus graves, et c'est avec raison que les anciens disaient, en parlant de l'homme : *vescitur aere.*

L'état hygrométrique de l'air est une source féconde pour créer des lésions morbides ; l'air sec et chaud dispose aux maladies de langueur; l'humidité de l'air a des effets plus graves, ces effets sont essentiellement débilitants, ils varient suivant que l'humidité est combinée avec le froid ou la chaleur.

Combinée au froid, il y a bientôt prédisposition aux affections catarrhales, aux altérations scrophuleuses et aux maladies scorbutiques ; l'humidité combinée avec la chaleur et d'une manière permanente a des effets encore plus pernicieux. Il suffit, pour en être convaincu, de se rappeler l'état misérable des populations qui y sont exposées, comme dans le voisinage des Marais Pontins, de la Guiane, de Porto-Bello, etc. etc. : partout on trouve des fièvres de mauvais caractère. Différentes positions en Afrique sont semblables pour les effets qu'elles produisent aux lieux que nous venons de nommer; nous pourrons citer Boufarik, dont la moitié de la population et de la garnison est chaque année moissonnée par ces fièvres de mauvais caractère ; nous citerons aussi le camp de la Régayha comme un des points les plus malsains. L'an dernier au mois d'août, une compagnie de voltigeurs du 2e régiment léger y fut envoyée : tous les hommes qui composaient cette compagnie eurent des accès de fièvres intermittentes, les deux tiers en furent victimes, et les deux officiers qui commandaient cette compagnie succombèrent aussi à la suite de cette cruelle maladie.

On prétend que dans les pays secs et élevés les hommes sont sujets aux affections aiguës, tandis que dans les pays bas et humides ils sont en proie aux affections chroniques. On croit pouvoir expliquer ces maladies, en disant que les lieux bas et humides offrent des causes

permanentes, tandis que dans les endroits bien aérés ces causes sont presque toujours transitoires.

La température a aussi sa part active dans la production des maladies. M. Dubois d'Amiens pense qu'une température élevée est très-favorable au développement des maladies nerveuses ; nous partageons son avis, car nous avons souvent eu l'occasion de l'observer pendant le temps que nous séjournâmes en Grèce et en Afrique. Au contraire, le froid paraîtrait prédisposer aux affections inflammatoires. La chaleur imprime ordinairement à tout l'organisme, et surtout au système nerveux, une excitation qui détruit l'équilibre des fonctions ; aussi remarque-t-on plus fréquemment les habitants des pays chauds prédisposés aux affections convulsives. L'effet du froid modéré favorise l'accomplissement des fonctions, surtout celles des organes musculaires, génitaux et digestifs ; mais si le froid devient subitement plus intense, les réactions deviennent plus fortes et plus dangereuses, aussi y a-t-il prédisposition aux congestions sanguines.

Le climat peut aussi devenir cause prédisposante dans plusieurs maladies. Hippocrate remarque que là où les changements de saison sont peu tranchés, les peuples sont énervés, chargés d'embonpoint, qu'ils ont les articulations grosses mais faibles, le ventre légèrement tuméfié, etc.

Cabanis cherche à prouver que les tempéraments acquis sont presque toujours l'œuvre des climats. Suivant cet auteur, le tempérament où les fluides et principalement les fluides muqueux dominent, est amené ou du moins favorisé par ces climats nébuleux, encore incultes, couverts de forêts ténébreuses et malsaines, où même par ces pays plus civilisés, mais où l'industrie humaine ne peut pas vaincre certains effets imprimés par les mains puissantes de la nature : la Belgique, par exemple, et la Hollande. Toujours, d'après le même auteur, il semblerait que les climats froids seraient en rapport constant avec un haut degré de force musculaire et avec la faiblesse des facultés intellectuelles. Dans les climats brûlants on rencontrerait une énervation musculaire résultant de l'abus des sensations, attendu que la sensibilité y est excessive.

Cabanis ajoute que les climats chauds et secs sont féconds en tempéraments bilieux ; que l'influence du climat sur la production des maladies tient par plusieurs côtés à son influence sur la formation des tempéraments, car il est peu de maladies dont les caractères ne se rapportent plus ou moins à ceux de quelque tempérament ; et à cette occasion, il examine quelles sont les maladies qui se trouvent le plus soumises à l'influence du climat. C'est surtout dans les pays froids et humides que l'on voit apparaître le scorbut et les maladies analogues ; les fièvres intermittentes et rémittentes règnent principalement dans les lieux voisins des marais, là où les bas-fonds, les terrains argileux retiennent les eaux près de la surface du sol, près des lieux où paraissent des matières végétales mêlées avec quelques substances animales.

L'action du climat paraît toute puissante dans les affections scrophuleuses.

D'après Buchan et Samuel Cooper, les jeunes Indiens transportés en Angleterre deviennent presque tous scrophuleux. Beaucoup de Brésiliens et de Nègres deviennent phthisiques dans les pays tempérés et humides de l'Europe. Les singes eux-mêmes transportés des régions équatoriales dans nos climats succombent presque en totalité à la phthisie pulmonaire ; sur vingt de ces animaux ouverts au Jardin des plantes dix-huit étaient tuberculeux.

On peut, en venant au monde, apporter avec soi une cause prédisposante à contracter telle ou telle maladie : c'est ce que l'on nomme prédisposition héréditaire.

Les auteurs presque en général ont partagé la vie en quatre âges *médicinaux* : l'enfance, la jeunesse, l'âge viril et la vieillesse. Chacune de ces époques de la vie humaine a sa cause prédisposante dans la production des maladies.

Dans l'enfance il y a prédominance du système nerveux ; aussi il y a toujours, dit Cabanis, quelque chose de convulsif dans les passions comme dans les maladies des enfants ; l'époque des deux dentitions amène encore fréquemment des maladies.

La digestion à cet âge est très-prompte, et il s'ensuit qu'elle est très-imparfaite ; aussi les affections des voies digestives sont très-fréquentes, les exanthèmes aigus et chroniques sont nombreux.

L'adolescence est une époque remarquable en pathologie ; c'est dans ce moment que les caractères distinctifs des sexes acquièrent leur complément, et que les organes génitaux réagissent sur toute l'économie chez le jeune homme comme chez la jeune fille. Les premières sensations sont éveillées dans les organes sexuels, et peuvent provoquer la funeste habitude de la masturbation, qui engendre de nombreuses maladies ; de plus, les jeunes filles sont sujettes à tous les accidents qui souvent accompagnent une première menstruation. C'est surtout à cette époque qu'il y a surabondance de fluides dans l'économie, et nécessairement aptitude aux hémorrhagies et aux inflammations de toute espèce. Enfin, c'est surtout vers la fin de l'adolescence que la phthisie tuberculeuse paraît.

L'âge adulte est celui où l'on est le moins apte à contracter une maladie plutôt qu'une autre ; il est donc inutile d'en énumérer toutes les causes prédisposantes ; elles tiennent aux habitudes de l'individu, à la profession qu'il exerce, enfin à sa manière d'être en général.

La vieillesse est l'époque de la vie où la santé se trouve continuellement dans un état périclitant. C'est surtout chez la femme que l'on voit survenir une foule de maladies après la cessation des menstrues. La maladie la plus fréquente est un état de pléthore général et une tendance manifeste aux congestions abdominales ; nous ne faisons qu'indiquer les principales, car s'il fallait énumérer et décrire toutes les maladies qui peuvent survenir dans ce moment si critique chez la femme, il faudrait faire un ouvrage entier sur ce sujet.

Un tempérament fortement prononcé peut être regardé comme un pas de fait vers une classe déterminée de maladie ; on pourrait même ajouter que c'est en quelque sorte une première nuance de l'état morbide.

Hallé a divisé les tempéraments en deux classes : 1° tempéraments généraux, caractérisés par la prédominance des systèmes vasculaire,

nerveux et musculaire ; 2° tempéraments partiels, caractérisés par la prédominance d'un appareil d'organes. Il y a deux sortes de tempéraments caractérisés par le développement du système vasculaire : quand il y a excès du système sanguin sur le système lymphatique, le tempérament sera sanguin, il s'ensuivra prédisposition aux congestions hémorrhagiques et inflammatoires, et la plupart des maladies qui surviendront seront remarquables par l'acuité de leurs phénomènes ; si, au contraire, le système lymphatique prédomine sur le système sanguin, le tempérament sera dit lymphatique et il y aura prédisposition aux nombreuses altérations des sécrétions catarrhales, aux affections scrophuleuses, aux hydropisies passives, et les autres maladies auront une tendance à passer à l'état chronique.

Le système nerveux très-développé entre ordinairement, selon Hallé, comme élément dans les autres tempéraments. Quand ce système est doué d'une susceptibilité extrême, il concourt à former le tempérament bilieux qui prédispose à l'hypocondrie et à plusieurs autres maladies nerveuses. L'excitabilité nerveuse, réunie au dévoloppement musculaire, établit un tempérament athlétique, qui favorise singulièrement l'apparition du tétanos traumatique. Nous pouvons même fournir un cas de ce genre. A la suite d'une affaire qui eut lieu à Argos, au mois de janvier 1833, nous fûmes chargé d'accompagner le convoi de nos blessés. Les moyens de transport manquent fréquemment dans ces positions, et c'est ce qui arriva dans cette circonstance: nous fûmes donc forcé de placer nos malades sur une prolonge d'artillerie, les soldats qui nous parurent le moins dangereusement blessés furent placés sur des mulets ou des chevaux. Un jeune artilleur avait reçu une balle sous le teton gauche, qui était sortie à la partie antérieure du sternum sans pénétrer dans la poitrine, elle n'avait fait qu'intéresser les parties molles, en laissant, pour ainsi dire, la trace d'un séton ; cette plaie nous parut une des plus simples, et ce soldat monta son cheval pour se rendre avec nous à Nauplie, où tous ces militaires devaient entrer à l'hôpital. Le lendemain de son arrivée, il fut pris d'un tétanos général auquel il succomba dans l'espace de six heures.

Le sujet de cette observation présentait tous les caractères propres au tempérament athlétique.

Les tempéraments partiels sont très-nombreux, et même il y en a autant, a-t-on dit, que d'organes importants dans l'économie. Hallé les a réduits à trois principaux: le pituiteux ou tempérament des vieillards, le bilieux caractérisé par la fréquence des affections des premières voies, et le tempérament mélancolique caractérisé par une grande sensibilité des viscères abdominaux et par une prédisposition très-marquée au dérangement des facultés intellectuelles. En prenant la constitution dans son ensemble, on peut la considérer comme cause prédisposante à certaine maladie, non-seulement en raison de sa faiblesse, mais encore en raison de sa vigueur et de son énergie.

On rencontre encore une foule de causes prédisposantes dans la manière de se nourrir. Les effets pathologiques diffèrent suivant que l'alimentation est insuffisante, ou trop considérable, ou de mauvaise nature. Un des premiers effets de l'abstinence rigoureuse et prolongée, dit M. Piorry, est une diminution dans la quantité du sang, et dans les proportions de ses principes. Les aliments pris en grande quantité amènent ordinairement la pléthore et disposent aux congestition viscérales. L'habitude d'ingérer une énorme quantité d'aliments conduit à la maigreur, et bientôt les intestins deviennent le siége d'irritations chroniques. Tout le monde sait aussi que la mauvaise qualité dans les aliments a une influence directe et constante dans la production de nombreuses maladies, parfois ils agissent même à la manière des poisons. Une alimentation débilitante prédispose aux affections catarrhales, et les membranes muqueuses sécrètent plus abondamment que dans l'état normal. L'alimentation excitante prédispose aux congestions phlegmasique et hémorrhagique; de plus, elle donne un caractère d'acuité à toutes les maladies. Personne n'ignore les nombreuses maladies engendrées par l'abus des liqueurs alcooliques.

Le défaut de repos peut provoquer des maladies, comme aussi il peut en naître quand on abuse du sommeil. Il est impossible de déterminer d'une manière absolue la durée du sommeil; *Sex horas satis*

dormire est, disait l'ancienne école de Salerne ; mais cette durée varie en raison des climats, de l'âge, du sexe et principalement de l'habitude.

Les professions qui sont essentiellement sédentaires prédisposent, en général, aux maladies du système nerveux ; celles, au contraire, qui sont très-actives et très-pénibles disposent aux hernies, aux varices et aux ulcères.

L'on trouve encore la source d'une foule de maladies dans toutes les passions vives. Nous venons d'énumérer un bon nombre de causes prédisposantes à la production des maladies, et il en reste encore beaucoup que nous passerons sous silence ; on peut raisonnablement dire, avec M. Dubois d'Amiens, que la grande cause prédisposante des maladies, que la cause la plus féconde sous ce rapport, que celle enfin qui décime continuellement toutes les populations du globe : *c'est la misère.*

Au résumé, nous pensons que toutes les fois qu'une maladie prend élection de domicile sur un organe prédisposé à cet état morbide, il arrive généralement que la maladie y est bien accueillie, fait des progrès rapides, et tout semble d'accord pour concourir à favoriser ses progrès quand le médecin n'arrive pas à temps pour en entraver et arrêter la marche.

FIN.